

XYZ. La revue de la nouvelle



Deux petits trous

Jean-Paul Beaumier

Numéro 115, automne 2013

Trou : des textes dans lesquels on tombe

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/69612ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Beaumier, J.-P. (2013). Deux petits trous. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (115), 7-11.

Deux petits trous

Jean-Paul Beaumier

Elle sort du bain, je lui frictionne les cheveux, on parle. On parle sans arrêt et on fait aussi parler les peluches. Elle va dans la parole avec la liberté de ses cinq ans.

CHRISTIAN BOBIN,
Autoportrait au radiateur

« TU CROIS que ça fait mal ? »

Elle se regarde dans la glace et secoue légèrement la tête de gauche à droite de manière à dégager ses lobes d'oreilles de la serviette. Elle vient tout juste d'avoir cinq ans et se voit déjà comme une grande dans le reflet du miroir. Une grande avec les oreilles percées. Derrière elle, je suis son regard tout à la fois hésitant et décidé, je capte chacune de ses pensées fuyantes. Ne lui ai-je pas répété plus d'une fois qu'elle n'est plus une petite fille ? Elle ira à l'école des grandes l'an prochain, elle se brosse les dents toute seule. Certains soirs, elle décline même mon offre de lui faire la lecture à l'heure du coucher. Je préfère pas, se contente-t-elle alors de répondre d'un air sérieux. Je suis un peu fatiguée, ajoute-t-elle, esquissant déjà la moue de l'adulte en elle, je vais lire toute seule. Tu peux éteindre la lumière en sortant, s'il te plaît, papa ? Bien sûr. J'acquiesce sans peine à sa demande. Je l'embrasse sur le front et je referme à demi la porte, non sans l'épier quelques secondes dans l'embrasure avant de retourner à la cuisine après qu'elle m'eut de nouveau souhaité bonne nuit, me sachant encore là, comme je lui ai promis que je le serais toujours. Elle n'est plus la seule à craindre la noirceur. Ces soirs-là, en rangeant la vaisselle, je prends plus de temps qu'il n'en faut pour m'acquitter des tâches quotidiennes qui ancrent maintenant ma vie, pour retarder le moment où tout est rangé.

Comme chaque soir après lui avoir donné son bain, je l'enveloppe dans une grande serviette et je m'empresse aussitôt de la frictionner afin qu'elle ne prenne pas froid. Elle a tout de Sarah, les yeux, le léger pli au coin des lèvres, la couleur des cheveux, la façon de bouger la nuque lorsqu'elle se regarde dans une glace. Jusqu'à sa manière d'insister lorsque je ne répons pas tout de suite à ses questions, d'appuyer sa demande par un « Dis » bien audible, avec une majuscule, comme le faisait Sarah qui savait insuffler à cet impératif tantôt de la moquerie, tantôt de l'impatience lorsque je tardais à lui répondre.

« Dis, tu crois que ça fait mal ? »

Nos regards se croisent dans la glace, comme à d'autres moments du jour dans la cuisine, sur le seuil de la porte au moment de partir pour la garderie, dans le rétroviseur de la voiture au retour, mais nous ne sommes jamais aussi près l'un de l'autre qu'à l'heure du bain, père et fille de nouveau réunis, de nouveau seuls.

« Tu veux vraiment te faire percer les oreilles et entendre le vent siffler par les petits trous ? »

Elle ne va pas mordre à l'hameçon. Sarah aurait haussé les épaules en me traitant de persifleur. De père siffleur, aurait-elle distinctement répété pour bien marquer son air de reproche. Faute de pouvoir se battre à armes égales avec son père, ma fille a déjà compris qu'il vaut parfois mieux me renvoyer l'écho de mes réponses vaseuses. Rien ne la fera changer d'idée, et encore moins mes boutades d'adulte et mes mauvais jeux de mots. Elle ne daigne même pas détourner les yeux de la glace lorsqu'elle réitère sa demande : « Dis, tu crois que ça fait mal ? »

Je hausse les épaules, avant de lui répondre : « Pas plus qu'une piqûre de maringouin, j'imagine. »

Mauvaise réponse, elle fait la moue : elle déteste les piqûres de maringouin. Ça pique et ça s'infecte, et parfois même ça saigne lorsqu'on ne peut s'empêcher de se gratter. C'est moi-même qui le lui ai répété. Je m'empresse aussitôt de rectifier le tir, de la sécuriser, elle ne sentira rien avec la

crème analgésique qu'on lui appliquera sur les oreilles. Et puis, tout sera bien désinfecté. Elle n'a pas à avoir peur.

« T'es sûr ? »

— Tout à fait sûr. »

Cette fois, ma réponse la rassure, chasse momentanément de son esprit le pincement qu'elle redoute.

« Allez, au lit maintenant, jeune fille. »

Depuis que Sarah n'est plus là, je m'acquitte des soins corporels de Léa avec plus d'empressement qu'auparavant, comme si je craignais de prolonger les moments d'intimité avec ma fille, de la voir se transformer trop rapidement sous mes yeux. Elle parle déjà comme une adulte, soulève des questions auxquelles je ne sais pas toujours répondre. J'appréhende le jour où elle refermera la porte de la salle de bains derrière elle, où elle n'aura plus besoin de moi pour sortir du bain ; j'entendrai couler la douche tandis que je m'assoierai dans la cuisine en attendant qu'elle vienne me rejoindre. Dans des moments comme ceux-là, lorsqu'elle se retrouvait seule, Sarah avait l'habitude de faire un sudoku en chantonnant. Je n'ai jamais rien compris à ce jeu, à cet intérêt pour des chiffres que l'on inscrit dans des cases vides en évitant qu'ils se répètent. Je commence une grille, que je ne termine jamais.

Chaque fois que je lui propose de retourner au cimetière, Léa fait mine de ne pas m'entendre. Elle ne répond pas, ou elle détourne la conversation, me demande, par exemple, à quel moment elle pourra se faire percer les oreilles, à quel moment elle pourra porter les bijoux de Sarah, ses robes, ses souliers. Je n'insiste pas, me contentant à mon tour d'être vague. « Quand tu seras grande, lui réponds-je, quand tu seras grande. »

Sarah est morte avec l'arrivée du printemps. Les premières tulipes dont nous avons enfoui les bulbes quelques mois plus tôt venaient à peine d'ouvrir. Toute trace de douleur avait disparu de son visage et je m'étais dit qu'il serait bien que Léa voie sa mère une dernière fois avant qu'on ne vienne chercher le corps. Nous sommes demeurés quelques instants seuls dans la chambre. Je n'avais plus la force de pleurer, ni

celle de lui expliquer la suite des choses. Léa s'est rapprochée de Sarah, puis elle s'est retournée vers moi. « Elle s'est endormie pour toujours ? » m'a-t-elle simplement demandé. Et j'ai acquiescé, répétant ses propres mots, oui, elle s'est endormie pour toujours.

* * *

Sa demande revenait soir après soir, avec chaque fois un peu plus d'insistance, de détermination. « Tu auras bien le temps de te faire percer les oreilles », ai-je fini par laisser tomber à court d'arguments pour mettre un terme à ses questions, du moins dans l'immédiat puisque je savais que je ne faisais que gagner du temps, comme avec Sarah, quelques semaines, un mois, deux tout au plus.

« Tu veux que je te fasse la lecture ce soir ? »

Elle a d'abord hésité, puis elle a accepté en disant qu'elle m'appellerait lorsqu'elle aurait choisi un livre. Après avoir rangé la vaisselle, je me suis attaqué à un nouveau sudoku tout en sachant que je ne le terminerais pas plus que les autres. Peu m'importait leur niveau de difficulté, ils jouaient leur rôle et moi le mien. Le silence qui régnait dans la maison m'indiquait que Léa s'était de nouveau glissée dans notre chambre à coucher. Je n'avais plus à l'épier sans faire de bruit pour savoir qu'elle entrouvrirait la garde-robe pour s'assurer que les vêtements de Sarah y étaient toujours suspendus, que les souliers y étaient toujours alignés par paires. Quelques semaines après les funérailles, elle m'avait surpris, les bras chargés des robes que portait Sarah. Elle n'avait rien dit, mais je suis aussitôt retourné suspendre les vêtements dans la garde-robe.

Elle ne touche aucun des vêtements. Elle se contente de les regarder en silence, d'en humer le parfum imprégné dans chacun des replis, d'en faire le décompte, avant de s'attarder devant la coiffeuse de Sarah. Elle entrouvre délicatement le tiroir où sont soigneusement disposés les colliers, les bracelets, les boucles d'oreilles et autres bijoux. Sarah gardait

souvenir de chaque événement, de chaque lieu associé à chacun de ses bijoux, et à son tour Léa a gravé dans sa mémoire l'emplacement de chacun dans le tiroir, et leur nombre exact. En eût-il manqué un seul, elle s'en serait aussitôt aperçue. Devinant ma présence dans son dos, sans se retourner ni me regarder dans la glace du miroir surplombant la coiffeuse devant laquelle elle fait mine d'ajuster des anneaux en argent que j'avais offerts à Sarah à la naissance de Léa, elle me demande de nouveau :

« Et ça saignera lorsqu'on percera le trou ?

— Non », la rassuré-je. Cela au moins je le peux.

« Tout au plus sentiras-tu un léger pincement. »

Elle se regarde dans la glace, secoue légèrement la tête de gauche à droite en maintenant les anneaux en place à l'aide de ses doigts.

« Si tu veux, me dit Léa en se retournant vers moi, nous irons les montrer à maman après. »